# CONSIDÉRATIONS

N° 154.

SUR

# L'HYGIÈNE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 31 juillet 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR J. B. COMPÈRE, né à l'Aubier (île d'Oléron);

Département de la Charente inférieure.

*Illud ante omnia scire convenit, quòd omnes medicinæ partes ita annexæ sint, ut ex toto separari non possint.*

CELSE, *Medicinæ* l. 5.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

*Professeurs.*

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ, *Examinateur.*
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Président.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

---

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

# A MON PÈRE,

# ET A MA MÈRE.

*Hommage de respect, d'amour et de la plus vive reconnaissance.*

## A MONSIEUR TUFFET,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris; Chirurgien en chef de l'hôpital de la marine de Rochefort, etc., etc.

# ET A SON ÉPOUSE.

*Témoignage public de mon respectueux dévouement et de ma vive reconnaissance.*

# A MES FRÈRES ET A MA SŒUR.

## A CHARLES THÉLOT, DE ROCHEFORT.

*Puisse, mes amis, ce témoignage de mon amitié vous être un sûr garant de sa durée.*

J. B. COMPÈRE.

# CONSIDÉRATIONS

SUR

# L'HYGIENE.

Hygiène dérive d'un mot grec qui signifie *santé.*

L'hygiène, dans le sens le plus étendu de ce mot, a pour objet tout ce qui concerne l'homme sain. Le plus ordinairement, néanmoins, ce nom désigne la partie de la science dont la fin est la conservation de la santé.

La médecine, dit *Hippocrate*, a commencé par l'idée des premiers essais de régime ou d'hygiène : ainsi le choix, la préparation, le mélange des alimens, et les préférences à leur accorder, suivant le tempérament, les saisons, les climats, les habitudes, ont commencé l'art.

Les moyens d'existence devenant de plus en plus assurés, les occupations plus régulières, on observa qu'il existait une proportion entre la mesure des alimens et celle des exercices et du repos, ainsi que du sommeil et de la veille, et l'on détermina les heures pour la nourriture, la gymnastique, etc.

Plusieurs points de l'hygiène furent mis en pratique avant même qu'on eût pensé à les réduire en corps de doctrine.

La médecine, dans son enfance, en emprunta ses secours les plus efficaces : les temples d'Épidaure et de Cos étaient, comme tous ceux destinés au même emploi, spacieux et commodes ; on

n'y admettait les malades qu'après les avoir agréablement préparés et distraits par toutes sortes de jeux et de cérémonies. Ces pratiques, jointes à la confiance qu'inspirait le lieu, ne devaient-elles pas suffire pour opérer un grand nombre de guérisons ?

Le développement de la science, en étendant beaucoup son domaine, donna lieu à deux divisions principales. Dans l'une elle est partagée en trois parties : la première de ces parties renferme la connaissance de l'homme sain dans les différentes conditions qui font varier ses facultés et ses besoins ; la deuxième a pour objet la connaissance des choses dont il use et dont il jouit, et de leurs effets sur sa constitution et ses organes ; la troisième contient les lois déduites de ces connaissances, et qui déterminent la mesure qu'il doit mettre dans ses jouissances pour conserver sa santé.

La seconde division, qui est celle que j'adopterai, présente la science sous deux points de vue ; suivant qu'elle a pour objet l'homme en masse ou pris individuellement : ainsi l'on a désigné ces deux parties sous les noms *d'hygiène publique* et *d'hygiène privée.*

*De l'Hygiène publique.*

L'hygiène publique n'a pas seulement pour but d'éloigner des hommes rassemblés dans un même lieu tout ce qui est susceptible d'altérer la santé du plus grand nombre ; mais aussi, en modifiant leurs tempéramens, elle dirige pour ainsi dire leurs inclinations, leurs goûts ; elle concourt puissamment à former les mœurs des peuples : ici existe un point de contact entre la philosophie et la médecine.

Les premiers instituteurs des sociétés, les législateurs, les sages de différens temps, ont tiré le plus grand parti de l'hygiène publique. C'est dans les mœurs, les religions, les usages des anciens, qu'on en trouve les rudimens ; elle a fait un point essentiel de leur législation. C'est par l'influence de l'air, des lieux, de la nourri-

ture, des habitudes, des habillemens même, que de profonds législateurs ont donné à certains peuples des physionomies physiques et morales : on sait combien de rapports existent entre elles. « Si la philosophie, comme le dit *Cicéron*, inspira la formation des sociétés, l'hygiène soutint leurs institutions, resserra leurs nœuds en cimentant les mœurs. *Descartes* a dit que s'il y avait un moyen de rendre les hommes meilleurs, c'était dans la médecine qu'il fallait le chercher. M. le professeur *Des Genettes* a cité, comme faisant beaucoup d'honneur à la sagacité et aux vues étendues de *Barthez*, ce passage de celui de ses écrits intitulé : *Nova doctrina de functionibus naturæ humanæ* ( Monsp., 1774 ). *Nondum hactenùs quæsita fuit, quæ tamen inventu non admodum ardua videtur, ars applicandi doctrinam medicam ad mores hominum regendos. Intereà dubium esse non potest, quin juxta observatam cujusvis hominis constitutionem, medica ope in ipso excoli possint semina virtutis et humanitatis, atque deleri altius reposta vitiorum incitamenta.*

Sous ce rapport, les anciens peuples ne nous présentent rien de plus important que l'usage de la gymnastique, dont on a attribué l'invention à Hercule et à Pélops, mais qui ne fut probablement que le perfectionnement graduel des exercices auxquels les premiers hommes dûrent se livrer pour le développement des facultés physiques dont ils avaient si grand besoin, et auquel ils dûrent attacher pendant long-temps la plus grande considération. Les gymnases furent pour les peuples qui les fréquentèrent des sources de vigueur et de santé. Cependant les athlètes de profession, et ceux qui étaient trop souvent en lice, ne fournissaient pas une longue carrière. C'est entre les mains des médecins que la gymnastique devint un moyen puissant de prévenir les maladies, de les faire disparaître, de se débarrasser plus promptement de leurs suites. Ces institutions n'exerçaient pas seulement leur influence sur la santé et le développement des forces, mais aussi sur la beauté des formes, et même sur les qualités de l'âme, telles que le courage, la présence d'esprit, etc.

On a coutume de joindre à la gymnastique l'usage des bains. Il était très-répandu chez les anciens. Les Romains, et ensuite les peuples soumis par leurs armes eurent des bassins où l'on pouvait se livrer à la natation. Cet usage, indépendamment de ce qu'il maintenait la propreté, remplissait aussi les indications de fortifier le corps sans l'épuiser, de lui donner de la souplesse, de rendre aux fluides épaissis leur liquidité, à la peau sa perméabilité. Les médecins conseillaient fréquemment les bains, ainsi que certaines pratiques qui, pour l'ordinaire, suivaient leur emploi ; les frictions, les épilatoires, etc., dont plusieurs ouvrages font mention.

Les bains froids ont été long-temps en réputation chez les anciens, comme moyen tonique. Les Lacédémoniens, qui ne voulaient donner à la patrie que des citoyens robustes et énergiques, soumettaient leurs enfans nouveau-nés à cette rude épreuve. Plusieurs peuples d'Europe ont conservé long-temps cet usage, qui tient de la barbarie ; on sent combien, aujourd'hui surtout, il pourrait causer de maux.

L'usage des bains chauds a toujours été recommandé, pour les vieillards principalement.

Aucune de nos institutions ne retrace la gymnastique des anciens. Les tournois, et quelques jeux établis en divers temps, soit en France, soit dans d'autres pays, y auraient, jusqu'à un certain point, suppléé, si d'ailleurs leur usage eût été plus général et plus fréquent. On a bien maintenu dans les colléges quelques jeux propres à exercer le corps ; mais les commodités du local, et les professeurs même ne permettent pas toujours de se livrer aux plus utiles. L'usage introduit, il y a peu de temps, dans les lycées, de soumettre les jeunes gens à des exercices militaires, était, selon moi, très-convenable.

On voit, dans ce moment, près du jardin des Plantes, un pensionnat où, à l'imitation d'une pratique introduite il y a plusieurs années dans diverses écoles d'Allemagne, les jours de congés sont destinés à des jeux variés et proportionnés aux forces des individus. Les instans de relâche y sont consacrés au chant et à la démonstra-

tion des principes de musique par le procédé de l'enseignement mutuel. Je crois qu'il serait fort à désirer que de pareils jeux fussent introduits dans toutes les maisons qui renferment un grand nombre d'enfans et de jeunes gens ; car, indépendamment des avantages énumérés, c'en est encore un grand de prévenir les vices et les désordres qu'engendrent l'oisiveté et l'indolence. Les exercices les plus sains sont ceux qui donnent à la fois du mouvement au corps et de l'amusement à l'esprit (1).

Les bains sont beaucoup trop négligés de nos jours; dans les lieux où il y en a de publics, ils ne sont point à la portée de ceux qui en ont le plus grand besoin. Il est vrai que l'usage du linge et de quelques autres commodités de la vie les rend moins nécessaires qu'autrefois, sous le rapport de la propreté ; mais il est probable que l'on verrait disparaître ou devenir beaucoup moins fréquentes bien des maladies, si la perspiration cutanée était continuellement entretenue.

Il ne paraît pas que la quantité ou la qualité des alimens ait influé d'une manière générale et sensible sur la durée de la vie des peuples. Tels mets, d'ailleurs, ne seraient pas assez substantiels pour les uns, qui le seraient trop pour d'autres. Il en est, à cet égard, des peuples comme des particuliers. Denys le tyran, ayant manifesté qu'il trouvait très-mauvais le ragoût des Lacédémoniens dont il avait voulu goûter, on lui répondit : « C'est qu'il y manque la sauce. Laquelle donc? reprit Denys. — Le travail, l'exercice, la chasse, la course, les privations de tout genre. »

On pourrait donner comme exemple de l'influence sur les peuples des institutions basées sur l'hygiène, celle que les Spartiates reçurent des leurs et des lois de Lycurgue, qui, comme le dit *Roussel*, retrempa pour ainsi dire la nature humaine pour l'assortir

---

(1) Le cours d'éducation physique et gymnastique dont nous parlons, est dirigé par don *F. Amoros*, ancien conseiller-d'état du royaume d'Espagne, homme très-éclairé et ardent philanthrope, naturalisé français en 1816.

à ses lois sublimes et majestueuses. L'observation d'une hygiène sévère préserva long-temps les Perses du joug de la superbe Rome. Elle-même ne succomba sous les efforts de ses nombreux ennemis que lorsque la mollesse et le luxe asiatique s'y furent introduits.

..... *Sævior armis*
*Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.*
Juv., sat. 6.

L'utilité et les bienfaits de l'hygiène se manifestent d'une manière plus évidente pour tout le monde dans cette partie de la police qui est relative à la salubrité des lieux où des hommes se trouvent rassemblés en plus ou moins grand nombre. Les habitans des villes et des campagnes; les militaires dans leurs casernes, dans leurs marches, dans leurs camps; les marins dans leurs navires; les infortunés détenus dans les prisons, réclament les secours de l'hygiène publique, aussi-bien que les malades rassemblés dans les hôpitaux.

Les préceptes de l'hygiène doivent aussi servir de guides dans le choix des lieux, pour les édifices, et pour le campement des troupes. Dans les camps permanens et retranchés des Romains, les règles de la salubrité étaient recherchées et observées autant que possible. Le baron *Des Genettes* en rapporte plusieurs exemples, qu'il prend entre autres sur les Alpes à leur revers et en Provence.

C'est d'après les principes de cette science que, même fort anciennement, on a rendu saines des villes qui étaient devenues presque inhabitables. Dans les temps modernes, nous avons eu beaucoup de ces exemples, surtout dans nos colonies. Rochefort est encore généralement réputé comme très-malsain. Dans le commencement de sa fondation, on y allait avec autant de répugnance qu'à Cayenne ou au Sénégal. Par les soins et les sollicitudes de différens administrateurs, et dans ces derniers temps surtout, par ceux de messieurs les chefs de l'hôpital maritime, des canaux pour le desséchement des terres marécageuses, des plantations à l'extérieur, et jusque dans les rues, qui sont très-spacieuses, l'eau qui y coule continuellement, ont rendu

cette ville une des plus agréables de France. On conçoit qu'elle ne doit pas encore être une des plus saines, puisqu'à moins de deux lieues dans l'ouest, il existe un marais au milieu duquel on aperçoit des remparts et des portions de maisons d'une petite ville connue sous le nom de *Brouage*, dont une atmosphère méphytique, un air pestilentiel et meurtrier, ont entièrement dévoré les habitans. Rien ne fait diversion à l'horreur que l'on y éprouve, si ce n'est la surprise de trouver dans une position si avantageuse un désert susceptible de fournir par la suite la subsistance à une ou deux provinces.

Les progrès de la civilisation, en augmentant la cupidité par les besoins, ont rendu très-importans les secours de l'hygiène, en empêchant que des poisons soient vendus publiquement pour des vivres propres à nourrir et à sustenter les corps.... C'est dans une grande ville surtout une chose fort importante que de veiller aux sophistications des boissons, à la salubrité des vivres qui y arrivent.

Des gaz extrêmement délétères, consumés par le feu qui vient de les produire, éclairent les cités d'où, il y a peu de temps encore, on les éloignait avec soin, etc. Enfin, quelle autre science a rendu un plus grand service à l'humanité que l'hygiène, en mettant à profit les découvertes de l'inoculation d'abord, ensuite de la vaccine, dont le résultat sera sans doute l'extinction d'une maladie qui détruisait un si grand nombre d'enfans et en défigurait beaucoup. Sous ce rapport, l'hygiène publique a de grands droits à notre reconnaissance; mais malheureusement la conséquence des bienfaits les fait souvent oublier.

C'est surtout dans ces temps malheureux où la peste exerce ses ravages que toutes les ressources de l'hygiène doivent être employées; c'est alors qu'elles sont de l'utilité la plus évidente. L'ignorance crasse qui régnait alors ne put opposer aucun moyen aux calamités des cinquième et sixième siècles, où l'Europe fut menacée d'une dépopulation totale. Dans plusieurs circonstances

depuis, on a été plus heureux. La voie à suivre en pareil cas nous est tracée dans plusieurs ouvrages, dont les plus récens nous développent par quels soins nos braves ont été préservés de ce fléau terrible. Ce sont aussi les soins hygiéniques qui ont réussi à guérir plusieurs aliénés pour lesquels l'art n'offrait, il y a un petit nombre d'années, aucun secours.

*De l'Hygiène privée.*

L'hygiène privée est celle qui détermine, par des règles déduites de l'observation, dans quelle mesure l'homme qui veut conserver sa santé doit, suivant son âge, sa constitution, et les circonstances dans lesquelles il se trouve, user des choses qui l'environnent et de ses propres facultés, soit pour ses besoins, soit pour ses plaisirs.

L'homme, en découvrant et perfectionnant des moyens de satisfaire ses appétits, devint esclave de ses sens. Les besoins factices occasionnent de nos jours plus, peut-être, de maladies que les réels n'en produisaient dans l'enfance des sociétés. Beaucoup de personnes éprouvent maintenant des privations auxquelles il était alors impossible de penser. Les hommes ont vécu dans ces temps d'une manière que l'on croirait aujourd'hui devoir les faire promptement périr de misère. A mesure que la civilisation fit des progrès, les besoins, les erreurs et les infirmités de l'homme augmentant, les observations se multiplièrent, et la tradition étant devenue insuffisante pour les recueillir et les transmettre, l'art s'est formé, et il est devenu de plus en plus nécessaire.

Les médecins de l'antiquité nous ont laissé de très-bons préceptes d'hygiène. Plusieurs se bornèrent à peu près à cette partie de la thérapeutique. *Asclépiade*, au rapport de *Celse*, avait presque entièrement renoncé aux remèdes internes. *Empédocle*, qui jouit à Rome d'une grande considération, était très-partisan de la médecine diététique. M. le professeur *Des Genettes* regarde *Tronchin*, qui pratiquait la médecine à Paris avec un grand succès vers la fin du

dernier siécle, comme un des médecins qui ont le plus judicieusement appliqué l'hygiène à la prophylactique ou au traitement des maladies.

Pendant les temps d'ignorance qui suivirent l'envahissement de l'empire romain, la médecine subit le sort des autres connaissances humaines, presque éteintes. Durant plusieurs siècles, les hommes se créèrent mille fantômes qu'ils croyaient pouvoir seuls influer sur leur santé, leur vie, leur sort. Les progrès de l'hygiène, comme ceux de toutes les sciences, furent beaucoup retardés par ces idées que les anges, les démons, les sorciers, etc., pouvaient, à leur gré, diriger toutes les choses humaines, et rendre nulles les combinaisons les mieux conçues.

L'hygiène est, de toutes les parties de la médecine, celle dont la connexion avec les sciences physiques est la plus évidente. Cependant elle ne suivit point leurs progrès à la renaissance des lettres. Plusieurs médecins s'occupèrent seulement de différens points de la science. La philosophie empiéta sur son domaine; l'immortel Rousseau exerça la plus grande influence, et ses erreurs même n'ont pas été inutiles au bonheur du genre humain.

Les découvertes des modernes dans la physique, la chimie, l'histoire naturelle, fournissent pour l'hygiène des matériaux précieux qui n'ont point encore été présentés dans un seul ouvrage. Puisse l'illustre professeur dont on attend ce travail exaucer les vœux de tous ceux qui s'occupent de médecine !

Il n'est pas surprenant que dans des temps d'ignorance on ait avidement recherché tous les moyens qui paraissaient tenir du merveilleux. Mais que des hommes éclairés aient cru possible d'avaler, pour ainsi dire, la santé, dans diverses potions connues sous des dénominations pompeuses, n'est-ce pas vouloir esquiver la raison, à cause qu'elle nous indique une voie qui contrarie souvent nos inclinations ?

Le pouvoir de l'hygiène pour le maintien de la santé est tellement sensible, que de tout temps il s'est trouvé des personnages

qui ont été portés à suivre un régime extrêmement sévère. Quelques-uns d'entre eux ont essayé en différens temps d'y astreindre leurs concitoyens, ou même toute l'espèce humaine. Existe-t-il des cas en médecine où l'on puisse donner des règles aussi générales? La sévérité de *Pythagore*, de *Porphire*, de *Cheyne*, convient à certains individus qui y sont naturellement portés. Une vie austère paraît avoir beaucoup prolongé la carrière de plusieurs hommes. Mais peut-on dire, généralement parlant, que ce soit sagesse que de se passer volontairement de toutes les commodités de la vie? Peut-on imposer de telles lois à la multitude, à tout le monde? Sans doute on répondra négativement si l'on considère qu'on aurait de la peine à citer deux personnes qui ne différassent l'une de l'autre par leurs facultés physiques et morales.

Je rapporte ici un passage de *Galien, de sanitate tuendâ,* traduit par M. *Hallé*, parce qu'il me paraît contenir tout ce qu'il convient à un homme bien portant de faire, ou plutôt d'éviter, pour conserver sa santé : « Je prie les personnes qui liront cet ouvrage de « ne pas se ravaler à la condition des brutes ou à celle des hommes « dépravés, en se livrant à leur insouciance, en mangeant et « buvant indistinctement tout ce qui flatte leur palais, en se livrant « sans réserve à tous les genres d'appétits qui les tourmentent. « Qu'ils consultent leur raison, qu'ils observent quelles choses « leur réussissent, et quelles autres ne leur conviennent pas; qu'alors, « en hommes sages, ils s'arrêtent à ce qui est utile au maintien « de leur santé; qu'ils évitent tout ce que leur expérience leur « aura démontré nuisible : je les assure que l'exacte observation de « cette règle suffira pour les faire jouir d'une excellente santé, et « que rarement auront-ils besoin de médecines ainsi que de « médecins. »

Les différences qui existent entre tels et tels individus de l'espèce humaine en mettent aussi très-probablement dans leur santé et dans la durée de leur vie. Il ne faut pas croire cependant qu'on ne puisse parvenir à un âge avancé sans avoir une constitution à tous égards

forte et robuste. Un grand nombre d'exemples prouvent qu'avec des ménagemens les personnes d'une constitution faible et délicate peuvent vivre fort long-temps. Dans ce cas, les préceptes que nous venons de donner ne suffisent plus, le régime doit souvent être très-sévère.

Une attention minutieuse et soutenue à la nourriture, à l'air, à l'exercice, à l'habillement, aux habitudes, peut paraître frivole à la majorité des hommes, pour laquelle un moyen de guérison doit sortir de la boutique d'un pharmacien ; néanmoins leur combinaison est de la plus haute importance.

On pourrait faire une longue liste des personnes connues qui, en se conformant aux règles de l'hygiène, sont parvenues à un très-grand âge, soit qu'elles n'aient fait que conserver leur santé, soit que, venues au monde malades, elles aient eu le bonheur de la saisir à l'aide du régime ; ou enfin que, l'ayant perdue par leur faute, ce qui est plus pénible encore, elles aient été assez heureuses pour la recouvrer.

*Galien*, *Plutarque*, plusieurs médecins et philosophes anciens et modernes seraient dans la première classe. Le cardinal de Salis, qui prolongea sa vie jusqu'à cent dix ans, disait : « Si j'ai, « jusqu'à un certain point, mené la vie d'un vieillard dans ma « jeunesse, j'en suis bien dédommagé en me retrouvant encore « jeune dans ma vieillesse. » Cicéron et Jules César, au rapport de Plutarque, étaient originairement d'une constitution faible et délicate. Le premier était sujet à des maux d'estomac ; ses digestions étaient lentes et difficiles. L'autre était tourmenté par des maux de tête, et avait de fréquentes attaques d'épilepsie. Le premier fit le voyage d'Athènes pour rétablir sa santé, et s'étant livré aux exercices de la gymnastique, devint fort et vigoureux ; sa voix changea d'une manière très-avantageuse. Le second fortifia de même son tempérament par les exercices de la gymnastique et par la plus grande activité. Enfin, l'exemple suivant prouve que l'homme, en s'étudiant lui-même, et en se mettant au-dessus de

l'attrait du plaisir pour ne suivre que les mesures de la raison et du besoin, peut perfectionner sa constitution, et rétablir ses organes affaiblis par les excès ou autrement. Louis Cornaro, noble vénitien, s'était vu, à l'âge de trente-cinq à quarante ans, attaqué d'un nombre d'infirmités qui semblaient le menacer d'une fin prochaine: ses médecins lui annoncèrent que la seule ressource qui lui restât, était dans un régime extrêmement sobre et régulier. Il s'y résolut : la quantité d'alimens qu'il prenait par jour se réduisait à douze onces de nourriture solide de facile digestion, et la quantité de liquide à quatorze onces. Cornaro, à l'âge de soixante-dix-huit ans, se laissa persuader de porter la proportion des alimens solides à quatorze onces, et à seize celle des liquides : dès-lors, son estomac se dérangea ; il tomba dans le dégoût et la tristesse; il fut pris d'une fièvre qui dura trente-cinq jours, et dont il ne se rétablit qu'en revenant à sa première mesure.

Les moyens de l'hygiène privée sont ceux que j'ai énumérés, soit dans cette partie, soit dans la première : on pourrait en remplir des volumes. Ils doivent être modifiés suivant une foule de considérations que le médecin seul peut apprécier ; malheureusement il est rare qu'il ne se trouve point contrarié par un concours de circonstances plus ou moins fâcheuses. C'est pourquoi j'ai cité le passage de *Galien*, sans faire mention de celui de *Celse*, dans son ouvrage *de Re medicâ*, parce qu'il s'applique principalement à l'homme qui est maître de ses actions.

C'est bien ici le cas de répéter avec Bâcon : « Les livres nous « développent les principes de chaque chose ; mais le bon sens « et l'expérience déterminent l'application de ces mêmes prin- « cipes. »

# HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* BOSQUILLON).

## I.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque salutis, neque mortis. *Sect.* 2, *aph.* 19.

## II.

Quin et si pars quæpiam ante morbum laboraverit, in eam se morbus obfirmat. *Sect.* 4, *aph.* 33.

## III.

Si, magnis et pravis existentibus vulneribus, tumor non conspiciatur, ingens malum. *Sect.* 5, *aph.* 66.

## IV.

Ex ictu in capite accepto, stupor aut desipientia, malo est. *Sect.* 7, *aph.* 14.

## V.

Morbi quidem omnis generis in quibusvis anni temporibus oriuntur; nonnulli tamen quibusdam temporibus magis fiunt, et exacerbantur. *Sect.* 3, *aph.* 19.

## VI.

Incipientibus morbis, si quid movendum videtur, moveto: vigentibus vero, quiescere præstat. *Sect.* 2, *aph.* 29.